

Riel, Leo van
Petit manuel pratique
pour bien comprendre... Parsifal

PETIT MANUEL PRATIQUE

POUR BIEN COMPRENDRE ET SUIVRE

FACILEMENT LES REPRESENTATIONS

DU DRAME LYRIQUE DE WAGNER

106

PARSIFAL

A L'USAGE DES NON INITIES AVEC

SEIZE PRINCIPAUX THEMES

PAR LEO VAN RIEL

AUTEUR DE LA VERSION NÉERLANDAISE

TRADUCTION DE MAURICE GAUCHEZ

SOMMAIRE :

PRIX 1 FRANC



ÉDITIONS EUGÈNE FIGUIÈRE & Cie

7, Rue Corneille (VIe) Paris

72, Rue Van Artevelde, 72, — Bruxelles

Berlin — Londres

F. Lauweryns, 38. Rue de Treurenberg, Bruxelles

Dépositaire Général

DES MEMES AUTEURS :

De M. LEO VAN RIEL :

Aleide (poèmes flamands), épuisé.

Fred. Chopin, Een studie, édit. : E. Joris, Anvers.

Een Inleiding tot Parsifal... Edit. : Nederl. Boekhandel, Anvers.

Richard Wagner : Parsifal, trad. néerland., édit. : A. Thibaut, Anvers.

Alcéa, poème dramatique, musique d'Aug. Dupont. A. Thibaut, Anvers.

Traductions néerlandaises des œuvres dramatiques de Henri Bataille, Maurice Gauchez, L. Halévy, Gerhard Hauptmann, Camille Lemonnier, Litholfs, R. Lothar, Max Maurey, Mozart, Offenbach, Smetana, H. Sudermann, P. Tschaikowski, Wagner, Weingartner, etc.

De MAURICE GAUCHEZ :

La Louange de la Terre, poèmes ; deux cahiers déjà parus : *Paysages de Suisse* et *Images de Hollande,* chez Oscar Lamberty, édit., à Bruxelles. Fr. 2.50 ch.

Jardin d'Adolescent, poème, chez Sansot, à Paris. Fr. 3.50.

Jardin d'Adolescent, poèmes (2e édition, avec préface par Emile Verhaeren). Collection *Junior,* à Bruxelles. Fr. 0.95.

Symphonies voluptueuses, poèmes. Edition *La Belgique Artistique et Littéraire,* Bruxelles. Fr. 3.50.

Le Livre des Masques belges, gloses et épilogues sur les écrivains belges d'hier, d'aujourd'hui et de demain. 3 volumes avec préface de J.-Ernest-Charles et conclusion de G. Dwelshauwers. Edition : *La Société Nouvelle,* Paris-Mons. Fr. 5.— ch.

Les Poètes des Gueux, anthologie. Chez L. Michaud, à Paris. Fr. 1.—.

Les Poètes de Cape et d'Epée, Fr. 1.—.

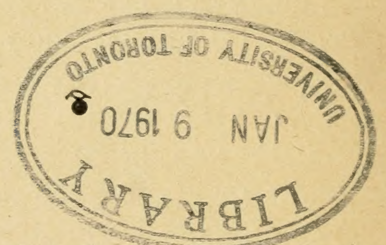
Anthologie des Poètes français nouveaux de Belgique. Chez E. Figuière, à Paris. Fr. 3.50.

PETIT MANUEL PRATIQUE POUR BIEN COMPRENDRE ET SUIVRE FACILEMENT LES REPRESENTATIONS DU DRAME LYRIQUE - - -

PARSIFAL

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES ET SIX TABLEAUX, PAR RICHARD WAGNER

Il a été tiré du présent ouvrage quatre exemplaires sur papier de Hollande et trois sur papier du Japon, hors commerce - -



A la Mémoire
de
Joseph Dupont

Il est très naturel que, pendant l'élaboration de cet essai, mes pensées se soient dirigées fréquemment vers celui qui, dans notre pays, se voua, l'un des premiers, sinon le premier, à l'initiation du public à l'art wagnérien, à un moment où celui-ci apparaissait encore étrange et rébarbatif à la presque totalité des gens. Je dédie donc cet essai à sa mémoire, comme signe de piété vis-à-vis d'une œuvre que, très jeune, je pus apprécier et dont les précieux enseignements survivent encore dans la génération actuelle.

Une introduction au "Parsifal" de Richard Wagner à l'usage des non-initiés

---

Au Lecteur Cette courte étude est donc avant tout un petit ouvrage de vulgarisation à l'usage de ceux qui n'ont pu encore se familiariser avec le dernier drame lyrique de Wagner, soit que les œuvres destinées à favoriser cette familiarisation fussent en dehors de leur portée, soit que le temps leur fît tout simplement défaut. Je m'adresse particulièrement à ces nombreux amateurs, qui savent jouir de la musique, mais ne sont pas de force pour la comprendre et la juger techniquement ; car ceux-ci n'ont vraiment rien aux nombreuses « analyses thématiques », qui, d'années en années, paraissent sur le marché.

C'est pourquoi je ne donne, dans les pages suivantes, que ce qu'il est nécessaire de connaître, selon moi, pour se pénétrer immédiatement, à l'audition du *Parsifal* de Wagner, des beautés de cette œuvre. J'attire, du reste, l'attention sur cette remarque : la véritable compréhension est seulement accordée par la musique, et, mieux encore, par une complète audition du drame lyrique.

Je renvoie ceux qui voudront se renseigner

davantage au sujet de *Parsifal,* aux ouvrages que j'indique plus loin comme ayant constitué les sources de mon travail. Les principales références sont la merveilleuse étude wagnérienne de Houston Stewart Chamberlain et, pour *Parsifal* en particulier, l'opuscule de Hans von Wolzogen. Le livre de M. Maurice Kufferath m'a également beaucoup aidé dans la rédaction de ces notes. Je considère les travaux de Hans von Wolzogen et de Max Chop comme les meilleurs pour ceux qui désirent connaître une analyse thématique.

Introduction

Nous rencontrons souvent, dans les romans de chevalerie du Moyen-Age, le pur Ignorant, l'*ingénu* (1) ; sans autres armes apparentes que cette innocence absolue, qui suscite la volonté et métamorphose le courage en héroïsme, cet *ingénu* a à combattre contre toutes les difficultés et contre tous les maux de la vie, contre tous les dangers et les pièges de la nature, et il en triomphe brillamment.

On saisit déjà clairement la merveilleuse poésie d'une donnée pareille, et, ensuite, la puissance épique, lyrique et dramatique qui en découle. Ainsi, évoquer une figure de cette espèce, n'est-ce pas chanter l'histoire initiale de l'humanité ? C'est ce qui n'a cessé de séduire Wagner, et le drame intérieur, celui de l'âme, n'a point cessé, dès *Rienzi*, de se développer de plus en plus pardessus l'action, pour acquérir dans *Parsifal* une intensité manifeste.

I. — LA LEGENDE

Le Graal

Le récit de Lohengrin à propos du Graal pourrait servir d'introduction à *Parsifal*, parce qu'il

(1) En français dans le texte.

indique le caractère et le lieu de l'action. Wagner a puisé cette action elle-même dans différentes poésies moyenâgeuses qui racontent la légende de Parsifal.

Ces poèmes virent aussi bien le jour en Angleterre et en France qu'en Allemagne, et le premier roman poétique semble même provenir de France et dater du XII[e] siècle. Les fables, qui servirent d'introduction et qui, naturellement, sont beaucoup plus anciennes, étaient d'origines celtiques ou kymriques et semblent, à leur tour, être nées de chansons de geste grecques ou orientales.

Dans les plus vieilles légendes, le Graal est un bassin merveilleux rempli de plantes magiques, qui prête à son possesseur la parfaite sagesse et aussi la prévoyance. Il fut, à une époque immémoriale, donné à un chevalier réputé, par un géant et par un nain qui surgirent d'un lac écossais. Plus tard, il y eut combat au sujet de ce bassin, principalement entre différentes sectes religieuses, et ainsi le glaive et l'épieu formèrent un nouveau symbole : d'abord celui de la défense, bientôt celui de la foi persécutée.

Avec le développement de la chrétienté, le bassin galicien se changea bientôt en un vase de cristal, dans lequel Joseph d'Arimathie recueillit le sang qui coulait des blessures du Christ. La lance druïdique devient alors l'épieu que Longis enfonça dans le flanc de Jésus crucifié.

Après les croisades, la légende apparut plus

claire et mieux définie : lorsque Jésus fut mort sur la croix, Joseph d'Arimathie alla à la maison où son maître avait fait son dernier repas du soir ; il y prit la coupe dans laquelle Jésus avait bu et rompu le pain. Quand Jésus fut descendu de la croix, Joseph recueillit dans la coupe les gouttes de sang qui jaillissaient des blessures du Maître. Il conserva cette précieuse relique qui lui assura — et plus tard aux autres possesseurs — de grandes faveurs.

Le Graal a la même puissance que les pommes d'or de Freia : il procure une éternelle jeunesse à ceux qui sont appelés à le contempler.

Les étymologistes ne sont pas d'accord sur l'origine du mot *graal.* Il vient probablement du vieux français ou du vieil espagnol, où les mots *grael* et *grial* se rencontrent avec la signification de coupe platte, de bassin, de vase.

Fal Parsi La légende de Parsifal nous est parvenue comme celle du Graal avec différentes modifications. Le nom du héros, déjà, *Perceval* en vieux français, *Parzival* en vieil allemand, est épelé et expliqué de différentes manières. L'orthographe et l'explication françaises semblent être les plus simples et les plus justes : *Perceval — qui perce le val* (1), donc, par extension, celui qui triomphe sans coup

(1) En français dans le texte.

férir de tous les obstacles. Le philologue allemand Görre prétend que le nom se compose de deux mots arabes : *Parsch,* qui signifie pur, et *fal* qui devrait se traduire par simple, innocent, mais qui, suivant les Orientalistes, n'existe pas en arabe !!... Wagner a cependant, de façon incompréhensible, accepté cette définition.

Perceval

La légende du Graal est bientôt confondue avec celles du roi Arthur et de Merlin. Nous les trouvons pour la première fois réunies dans l'ouvrage de Chrétien de Troies, *Perceval li Galois ou le Conte del Graal.* Chrétien était un bon poète et surtout un bon écrivain. Son *Perceval* est encore une belle, agréable lecture. Ce poème fut bientôt célèbre ; il fit connaître partout la légende celtique et fut rapidement imité dans d'autres pays. Différentes suites en furent composées en France.

Dans un autre poème, de Robert de Boron, la légende du Graal fut étroitement mélangée à celle de la *Table Ronde,* où, à côté du Roi Arthur, ne pouvaient s'asseoir que des chevaliers vertueux et chrétiens.

Parsifal

Bientôt, ces deux légendes devinrent inséparables.

La plus célèbre de ces chansons de geste est néanmoins le *Parzival* de Wolfram, d'Eschenbach qui n'était pas seulement poète, mais encore savant ; il connaissait différentes interprétations

des légendes du Graal et de Perceval. Il a su s'en servir habilement et a écrit ainsi un poème tout d'unité et d'harmonie — qui n'est cependant pas dépourvu partout de certaines longueurs. Wolfram a aussi puisé ailleurs qu'aux sources françaises, et son poème diffère assez remarquablement des romans français.

Le résumé sommaire d'une partie de son affabulation peut servir à expliquer quelque peu le drame de Wagner :

Titurel, fils d'un roi de Cappodoce et d'une sœur de Vespasien, a reçu le Saint Graal du ciel en récompense de ses actes d'héroïsme. Le Graal est ici une pierre précieuse. Pour le conserver, Titurel fait bâtir un temple sur le Monsalvat en Galicie (Espagne). Titurel épouse la princesse espagnole Rûhuda et devient l'ascendant de toute une théorie de valeureux chevaliers. Grâce à la puissance merveilleuse du Graal, Titurel, après avoir régné pendant un siècle, apparaît encore comme un jeune homme. Il laisse sa fonction de gardien du Graal, cependant, à son fils Frimutel, qui, malheureusement, est tué dans un combat... Puis la place revient à Amfortas, le plus jeune fils de Titurel. Celui-ci se laisse séduire par la reine mahométane Secondilla, plus tard par la duchesse Orguelouse, au service de laquelle il a un combat singulier avec un méchant chevalier qui voulait s'emparer du Graal. Dans cette lutte, Amfortas est grièvement blessé d'un coup de lance. On le porte,

gémissant de douleur, dans le temple. Désormais sa vie est une souffrance continue ; sa blessure se ferme pour se rouvrir lorsqu'il contemple le Graal découvert. Elle ne guérira que le jour où un héros prédestiné le délivrera et assumera le saint office.

Suit une courte histoire des parents de Parsival : Gamuret, second fils du roi d'Anjou, et Herzeleide, fille de Titurel, seigneurs du royaume de Galles (Waleis) et de Galles-du-Nord *(Norgal)*. Vainqueur dans un tournoi dont la main d'Herzeleide était le prix, Gamuret l'épouse un peu contre son gré, car il aime Anflise de France. Sa femme veut le tenir éloigné de tout combat, cependant il désire aller au tournoi au moins une fois par mois. C'est ainsi que, quelques mois après leur mariage, il part pour l'Orient et est tué dans une bataille, au moment même où Herzeleide donne le jour à un fils : Parzival.

Et alors commence l'histoire de Parzival. Nous ne la suivrons pas. Remarquons simplement que Wolfram germanise les noms français, parfois naïvement, et que nous les retrouvons ainsi légèrement transformés. Il donne un nom propre à la sorcière : « Kondrie la Sorzier » *(sic)* et elle est aussi la messagère du Graal. Wolfram précise également, ce qui n'est pas le cas chez Chrétien, que Blanchefleur accorde sa main au jeune héros et lui donne un fils, appelé Lohengrin.

Cette poésie moyenâgeuse, ainsi que d'autres, furent délaissées par des poètes venus plus tard.

Seul le poète anglais Alfred Tennyson avec ses *Idylles du Roi* et Richard Wagner avec son *Parsifal,* se sont appropriés le sujet et l'ont travaillé.

Parsifal

II. — LE *PARSIFAL* DE WAGNER

Wagner adopte l'histoire des parents de Parsifal telle que Wolfram la raconte. Parsifal croît dans la forêt sauvage, s'est fabriqué des flèches et un arc et erre en chantant par monts et par vaux. Sa mère l'éduqua dans la simplicité des bois, loin des hommes, pour le tenir ainsi également éloigné des combats dangereux. Lorsque Parsifal, pendant ses courses au hasard, rencontre, de manière inattendue, un groupe de chevaliers, « hommes étincelants chevauchant d'admirables bêtes », il les interroge, veut les suivre, se perd et arrive, non sans une succession d'aventures, sur le territoire du Graal.

Premier Acte

Ici commence le drame de Wagner.

Au lever du rideau, la scène représente une clairière dans le bois près d'un étang (1). L'aurore point. Deux pages et un robuste vieillard,

(1) Pour la description plus minutieuse des différents tableaux, je renvoie au poème de Wagner, dont il existe plusieurs traductions françaises et dont une traduction flamande, par M. Léo van Riel, a paru à Anvers. (Note du T.)

portant le manteau blanc des chevaliers du Graal, dorment sous un arbre. Gurnemanz — tel est son nom — s'éveille à l'appel matinal des trompettes du Monsalvat, château du Graal, et tire les enfants de leur sommeil. Il interroge deux chevaliers, qui viennent du château, sur l'état d'Amfortas. Le roi du Graal souffre plus que jamais de ses blessures : les basilics, que le chevalier Gawan réunit si difficilement, ne produisent aucun effet. Tout à coup survient une femme étrange, farouche d'aspect et sauvage jusque dans ses vêtements : Kundry. Elle veille sur les chevaliers du Graal dont elle est la fidèle messagère ; cependant, dans son sommeil, elle tombe sous l'influence du sorcier Klingsor. A présent elle apporte, du fin fond de l'Arabie, une petite fiole de baume comme dernier remède pour les blessures d'Amfortas.

Mais voici le cortège du roi malade se dirigeant vers le lac. Un instant de repos ; la plainte d'Amfortas s'élève, amère. Il n'attend guérison, délivrance que de celui-là, dont la venue fut prophétisée par le Graal : du pur Innocent, qui connaît la pitié. Il pense que ce sauveur est la Mort. Gurnemanz lui conseille d'essayer le baume de Kundry. A quoi bon ?... Découragé, Amfortas fait un signe et le cortège s'éloigne.

Les pages, restés en arrière, raillent maintenant la sauvage Kundry, mais Gurnemanz met fin à ce jeu : sur le territoire du Graal, les bêtes ellesmêmes sont sacrées. Les pages interrogent le bon

vieux chevalier sur Kundry et Amfortas. Gurnemanz leur raconte comment le roi avait voulu combattre Klingsor, Klingsor le sorcier, qui, indigne d'être accepté dans les ordres, avait, de dépit, fait surgir du sol un château magique, plein de femmes voluptueuses qui tentaient de prendre dans leurs rais les vertueux chevaliers. Amfortas, armé de la sainte lance, alla attaquer le donjon magique de Klingsor, mais ne sut pas résister aux séductions d'une merveilleuse femme. Klingsor profita de la circonstance : il s'empara de la lance et l'enfonça dans le flanc d'Amfortas. Telle était l'origine de l'inguérissable blessure du roi. La lance est restée aux mains de Klingsor et, depuis lors, des désastres et des douleurs s'abattent sur les chevaliers du Graal ; néanmoins, ils se nourissent encore du pain mystique, qui leur assure la vertu et la force célestes ; Amfortas n'ose plus contempler le Graal, dont l'éclat lui remémore son péché, tandis que, chaque fois, sa blessure se remet à saigner. Enfin, certain jour, la prophétie de la délivrance apparut sur le bord du Graal en lettres de feu.

Ce récit a profondément ému les pages et, s'agenouillant, ils répètent la prophétie de la délivrance : « Attendez-le, celui que je choisis, le pur Innocent, instruit par la pitié ». Soudain, des cris s'élèvent du lac ; un cygne, poursuivi par des chevaliers et des pages, s'envole lentement et tombe sur le sol. Il est tué et celui qui l'a frappé

est bientôt amené : un jeune homme sauvage, un peu fruste et gauche. Gurnemanz le réprimande, mais l'adolescent ne comprend pas qu'il a mal agi. Cependant, lorsque Gurnemanz attire son attention sur l'animal innocent qui se meurt, le jeune homme est remué par une sensation qui jusqu'alors lui était inconnue : la pitié, — et il brise son arc et ses flèches et les jette au loin. Gurnemanz l'interroge alors, mais il ne connaît même pas son nom. Il sait simplement que sa mère s'appelle Herzeleide (« Peine de cœur ») et qu'elle habite dans les bois. Kundry, qui a écouté et qui connaît le jeune homme, dit aux chevaliers qu'il se nomme Parsifal et est le fils de Gamuret, tué dans un combat singulier. Lorsque certain jour Parsifal eut quitté sa mère Herzeleide, celle-ci mourut de chagrin... Hors de lui-même de douleur et de colère, Parsifal saisit Kundry à la gorge. Gurnemanz s'élance entre eux deux. Parsifal courbe la tête et pleure. Et comme il étouffe de soif, la sauvage et bonne Kundry lui apporte à boire, dès sa première plainte. Mais elle est prise du sommeil fatal, et après une courte crise qui la fait passer sous le joug de Klingsor, elle choit sur l'herbe de la rive.

Le roi et sa suite reviennent du bain. Gurnemanz, qui se doute que Parsifal pourrait bien être le Pur Innocent attendu, veut le conduire au temple, où le Graal le rafraîchira et le nourira. « Qu'est-ce, le Graal ? » demande Parsifal. « C'est

ce qu'on ne peut dire », répond Gurnemanz ; « si vous êtes l'élu, tout ce que vous ignorez sera révélé par lui. »

Les deux hommes se mettent en route vers le château du Graal, montant lentement, d'abord dans le bois, puis à travers des amas de rochers et d'obscurs couloirs, pour parvenir enfin dans la salle du temple du Monsalvat. Bientôt les chevaliers du Graal font leur entrée solennelle (1) et se rangent à table. Des voix jeunes et enfantines répondent du haut de la coupole à leur chant pieux. Puis on introduit Amfortas et on le place sur le trône. Des pages apportent un écrin d'or qui renferme le Graal et le déposent sur un autel de marbre, devant Amfortas. La voix de Titurel invite Amfortas à accomplir son office. Le royal pécheur se plaint et n'obéit à l'injonction qu'après avoir longtemps refusé. Il ouvre l'écrin d'or et, découvert, le Graal resplendit bientôt dans ses pourpres éclats. D'en haut, retentissent les mots : « Prenez ce pain, c'est ma chair ; prenez ce vin, c'est mon sang que mon amour vous donne. » Quand le Graal est de nouveau renfermé, les chevaliers mangent. Puis ils se donnent mutuelle-

(1) Ici commence la *Scène du Graal*, qui figure parfois aux programmes de nos grands concerts. La première exécution en Belgique en eut lieu à Bruxelles en 1886 sous la direction de Joseph Dupont.

ment l'accolade et, après le transport d'Amfortas, ils quittent la salle.

Parsifal est demeuré immobile. Il a seulement porté la main vivement à son cœur lorsqu'Amfortas, après avoir contemplé le Graal, est retombé épuisé. Gurnemanz lui demande s'il a compris. Parsifal secoue la tête comme un ignorant. Découragé, Gurnemanz le met à la porte : « Oison, cherche-toi une oie ! »

Deuxième Acte

Le deuxième acte nous transporte dans le domaine de Klingsor. La scène montre une chambre ouverte dans une tour où quantité d'objets de magie reposent. Klingsor est assis sur l'un des créneaux de la tour. On sait déjà par le récit de Gurnemanz qui il est : personnage libidineux, il se fit reclus et pour étouffer en lui ses appétits voluptueux, il se châtra. Il voulut être admis dans les ordres du Graal, mais les chevaliers refusèrent cet homme parmi eux qui n'était pur que par sa mutilation.

Klingsor approche d'une trappe, sur la scène, y jette de l'étoupe qui s'élève en une fumée bleue et appelle Kundry. Et celle-ci paraît, mais sous les aspects d'une merveilleuse femme. Elle veut résister à la puissance de Klingsor, raille même sa chasteté forcée. Vaines tentatives : elle doit se soumettre. Déjà un bel adolescent s'approche du château : Parsifal. Il doit devenir la proie de Kundry. Klingsor regarde et raconte comment

Parsifal bat tous les chevaliers efféminés du château enchanté.

L'obscurité augmente de plus en plus ; la tour disparaît dans une éclatante rumeur et un riche jardin s'épanouit sous les yeux. A l'arrière-plan se dresse le château de Klingsor. Parsifal se trouve là sur un mur, étonné de toutes ces splendeurs. De tous côtés accourent de gracieuses jeunes filles qui lui demandent compte de son attaque contre leurs chevaliers. Bientôt elles deviennent entreprenantes et séductrices, mais les sens de Parsifal demeurent calmes (1). Il se fâche même et veut s'enfuir. Mais la voix de Kundry, l'appelant par son nom, le retient.

Kundry apparaît, reposant voluptueusement sur un lit de fleurs. Elle raconte à Parsifal tout ce qu'elle sait de son nom, de ses parents, de ses années d'enfance, principalement de sa mère qui mourut de chagrin. Ainsi elle essaye de briser d'abord son orgueil, de faire chanceler sa confiance en soi, pour amener avec la douleur les aveux de faiblesse, que son astuce espère mettre rapidement à profit pour passer aux consolations tendres et à la passion oublieuse. Terrassé par l'émotion, Parsifal choit aux pieds de Kundry. Ceci est pour elle l'instant de commencer son art de séduction. Elle l'encourage à jouir de l'amour

(1) C'est le célèbre tableau des « Filles-Fleurs ».

que ses parents connaissaient et qui le conçut.... mais, à peine a-t-elle posé un baiser brûlant sur les lèvres de Parsifal, que celui-ci se dresse dans une compréhension soudaine : « Amfortas... la blessure !... Elle me brûle aussi ! » Et il pense voir également en Kundry la séductrice d'Amfortas. Les caresses et les paroles enflammées de Kundry sont désormais impuissantes. Parsifal résiste. Kundry est à présent pleine d'admiration pour le jeune héros et veut se sacrifier à lui. Mais lui, le Libérateur, consent aussi à l'affranchir du désir voluptueux, si elle lui indique le chemin vers Amfortas. La femme repoussée se fâche et appelle Klingsor à la rescousse. Il paraît, brandit la lance — mais celle-ci demeure suspendue au-dessus de la tête de Parsifal. Parsifal s'en saisit, s'en sert pour tracer un signe de croix dans l'air, et le palais disparaît immédiatement, et le jardin luxurieux devient une plaine aride. Parsifal s'éloigne et crie encore à Kundry : « Tu sais où seulement tu pourras me trouver ! »

Troisième Acte

Le troisième acte nous ramène de nouveau sur le territoire du Graal, à l'orée du bois, par une jolie matinée de printemps. Ici habite Gurnemanz, à présent fort vieilli. Il sort en entendant une plainte réitérée qui semble s'élever de derrière les buissons. Là, en effet, il trouve Kundry profondément endormie. Il la secoue ; elle sort lentement de sa léthargie. Elle se dirige vers la hutte

pour commencer son travail de servante. Elle revient bientôt avec une cruche ; tandis qu'elle puise de l'eau, elle voit sortir quelqu'un du bois. Elle attire l'attention de Gurnemanz et bientôt se trouve près d'eux, un chevalier inconnu, cuirassé de noir, avec bouclier et lance. Il semble triste et ne répond pas aux questions du vieillard. Celui-ci lui dit pourtant qu'il ne convient pas de se présenter armé sur les saints lieux du Graal, surtout à cette date, le Vendredi Saint, et il l'engage à déposer les armes. L'étranger fiche sa lance en terre, dépose son glaive et son bouclier et détache sa cuirasse ; lorsqu'il a enfin enlevé son casque, il s'agenouille, les yeux fixés vers la pointe de la lance, et priant avec recueillement. Gurnemanz reconnaît immédiatement Parsifal ainsi que la sainte lance. Lorsque celui-ci a terminé sa prière, il reconnaît aussi le robuste chevalier et tous deux se réjouissent de se retrouver. Parsifal lui raconte qu'il cherche, en s'égarant, celui qu'il doit sauver. Gurnemanz l'assure qu'il est à présent sur le bon chemin et que tous les chevaliers du Graal, surtout Amfortas, appellent le Libérateur, car la misère des âmes, au château, est indescriptible depuis le départ de Parsifal. Et celui-ci, qui se juge responsable de tout, s'évanouit presque de remords et de regret. Gurnemanz le soutient et le conduit près de la source. Kundry lui ôte ses sandales et lui lave les pieds, les arrose d'huile sainte et les sèche avec ses cheveux. Il la regarde avec compassion et

elle lève des yeux suppliants et pleins de larmes vers lui. Et maintenant Gurnemanz l'oint (1). Le jeune roi puise de l'eau avec la main et, en baptisant Kundry, il s'acquitte de son premier office. Puis il dirige ses regards vers le bois, où tout paraît revivre en un charme céleste. Parsifal ne comprend pas. Pourquoi la Nature ne s'attriste-t-elle pas aujourd'hui, l'anniversaire de la mort du Seigneur ? Et Gurnemanz lui explique comment et pourquoi les larmes des pécheurs tombent comme une rosée miraculeuse sur toutes les plantes de la nature auxquelles elles apportent une nouvelle vie et de la joie.... Mais, au lointain, les cloches résonnent, sombres : Gurnemanz accompagnera le Maître. Lui et Kundry le couvrent du manteau des chevaliers du Graal. Parsifal prend la lance et se dirige vers le Monsalvat, conduit par Gurnemanz, suivi par Kundry...

Accompagnant le lit de souffrance d'Amfortas et le cercueil de Titurel, récemment décédé, les cortèges des chevaliers du Graal montent vers le temple. Parsifal, suivi de Gurnemanz et de Kundry, pénètre dans le temple et voit Amfortas, qui, gémissant, implore de ses compagnons et de son père défunt, la mort libératrice : mais les chevaliers exigent qu'il remplisse son devoir. Amfortas refuse, se jette parmi ses compagnons et, de nouveau, impérieusement, il réclame la mort, dont il

(1) Ici commence « Le charme du Vendredi Saint ».

sent déjà l'ombre l'étreindre. Parsifal approche au milieu du désarroi. Il sait : seule, l'arme qui fit la blessure, peut la guérir. Il touche Amfortas avec la Sainte Lance et celui-ci se lève, miraculeusement guéri, au milieu des chevaliers émus. Parsifal prend sa place royale et remplit l'office sacré. Il prend le Graal et l'élève en bénissant. Titurel, ressuscité pendant un instant, se dresse avec un geste de bénédiction. De la coupole jaillit une lumière céleste et une colombe vient planer au-dessus de la tête de Parsifal. Amfortas et Gurnemanz s'agenouillent, en prières, Kundry le contemple avec gratitude ; bientôt elle s'effondre et meurt bienheureuse. Et tandis que le rideau se ferme lentement, des voix mystiques chantent dans l'air : « Miracle de la plus sublime foi! Rédemption au Rédempteur ! »



La Forme et la Langue

Ce court résumé peut donner une idée de l'action, mais non de la forme et de la langue de Wagner qui ne peuvent être qu'approximativement rendues par la meilleure traduction.

La langue de Wagner a souvent été l'objet de sévères critiques ; cependant, cela est injuste, car là-même où les observations paraissaient justifiées, on semblerait toujours oublier que les poèmes de Wagner ne furent pas écrits pour être *lus séparément,* mais bien pour être entendus *avec leur intensification musicale.*

S'il n'a pas, dans ses ouvrages de jeunesse, attaché beaucoup de prix à la forme, nous voyons néanmoins dans *Le Hollandais Volant,* un souci plus grand de la pureté ; les récitatifs sont composés sur le rythme flottant de la chanson, tandis que les dialogues acquièrent une vigueur plus dramatique. Bientôt, il s'affranchit de la rime finale, pour s'appuyer, d'après sa propre inspiration, sur la rime assonancée et pour accorder étrangement ensemble des mètres d'une, de deux et de trois syllabes. Là où la langue, par l'intensité de la passion ou la profondeur de la pensée doit être de nouveau forte et lyrique, les rimes d'appui et les assonances alternent, comme dans *Tristan et Iseult* et dans *Parsifal*. Ce dernier ouvrage est au surplus un poème de style paisible, mystique, moyenâgeux, sur un rythme constamment majestueux. Mais l'harmonie verbale, musicale et eurythmique (poème, musique, danse) est néanmoins si intimement réalisée et si étroitement mêlée, que la lecture séparée du poème ne donne qu'à demi, et souvent même ne donne pas du tout satisfaction. Au contraire, les ellipses qui paraissent obscures et absconses à la lecture sont éclairées par la musique et deviennent une réelle révélation pour le cœur et l'esprit.

L'Action

Tout le drame se joue autour du Graal et principalement dans l'âme de Parsifal. Le Graal est indubitablement le centre de l'action ; il est aussi

le symbole visible, qui relie les événements au cœur de Parsifal ainsi qu'à ceux des personnages se mouvant autour de lui.

C'est en assistant à la cène et en contemplant le Graal éblouissant que Parsifal reçoit la première impression qui, dans sa vie future, l'amènera à la connaissance. Ceci est également le début du lent développement de l'Innocent, suivant aveuglément ses aspirations, en l'homme plein d'énergie, qui se reconnaît appelé à l'accomplissement du plus noble devoir et qui, triomphant par la force de sa volonté obstinée de tous les malheurs et dans tous les combats, doit être couronné roi.

Dramatis Personæ

Le caractère et la psychologie des personnages agissant sont si expressifs dans leurs gestes et leurs discours, qu'une analyse plus serrée est superflue et ne peut conduire qu'à des répétitions. Gurnemanz, Amfortas, Klingsor nous sont déjà tout à fait familiers. La figure de Parsifal même nous est nettement expliquée. Le « pur fol » est l'ignorant chaste, qui comprendra tout lorsque la pitié aura pénétré son cœur. Nul héros wagnérien n'est aussi concis dans ses discours. (Il ne dit presque rien pendant les premier et troisième actes) au second, son rôle ne comporte pas plus d'une centaine de vers, dont beaucoup ne comptent que deux ou trois mots. L'acheminement de Parsifal vers la connaissance s'accomplit par des

faits. Sa vie consiste à agir, sa pensée à vouloir, simplement. C'est un héros combatif, épris d'activité et doué d'un vouloir puissant, tumultueux. Cela ressort de tout ce que nous apprenons à son sujet par ses paroles ou par celles de Kundry. Il atteint l'essentiel de sa force et de sa volonté lorsqu'il s'échappe des bras de la volupté pour délivrer toute une humanité. Sa pureté est sa puissance suprême.

Kundry est peut-être plus difficile à comprendre. Nous avons déjà remarqué que sa vie est double. Eveillée, elle est la messagère du Graal ; endormie, elle est sous l'influence de Klingsor et devient alors la femme séductrice par excellence. Même en dehors du sommeil, l'horreur de son péché continue à peser sur elle : Herodias de la fable moyenâgeuse, elle éclata de rire lorsqu'elle vit le Sauveur tomber sous la croix, et fut, dès lors, condamnée, endormie ou éveillée, au rire perpétuel. Gurnemanz dit du reste :

Elle ici vit
ou bien revit
expiant la faute passée
qui n'est pas encor pardonnée.

Lorsque la puissance que Klingsor exerce sur elle est abolie par la pureté de Parsifal, elle tombe sous la sainte influence de Parsifal et par elle est aussi purifiée.

Signification philosophique

Chez Wagner, comme chez Chrétien et Wolfram, Parsifal est l'être pur et serein qui n'apprend à se connaître que par la souffrance.

Wolfram introduisit un nouvel élément dans l'âme de Parsifal : le doute religieux. C'était seulement un signe de l'époque dont Wolfram est le poète : la chevalerie et l'Eglise rentraient dans la vie sociale et douter de la foi était le plus grand péché. En étouffant ce doute par sa propre force d'âme, Parsifal devient donc un chevalier accompli.

Le Parsifal de Wagner ignore le doute et ne s'occupe, du reste, pas des choses de la foi ; tout chez lui est sensation et tourné vers la vie sensorielle : la simple et pure âme d'enfant, qui ne connaît que sa propre force et sa propre passion, et qui, à la première révélation de la souffrance, est touchée par la pitié. Wagner nous la montre, devenant de plus en plus claire et se développant par les dures épreuves de la réalité et s'élevant par la sympathie pour toutes les souffrances jusqu'au mysticisme. A la fin, la pensée de la délivrance devient égale à celle de la pitié — l'amour parfait — qui peut uniquement apporter la paix générale sur la terre. La pitié générale est l'idée fondamentale du drame. Le développement consiste donc en ceci : éveiller la pitié dans le cœur de Parsifal et montrer l'action de cette pitié sur sa propre vie d'âme.

Si le poème de Wolfram porte la marque de son

temps dans son idée maîtresse de la fermeté de la foi, c'est également le cas pour l'œuvre de Wagner; qui s'appuie sur la pitié. Perceval et Parzival sont aussi pénétrés de commisération ; ils pleurent sur les souffrances de Herzeleide et de Jésus, mais, d'après l'usage moyenâgeux, ils assaillent sans faillir leur adversaire. Parsifal est plus noble ; sa commisération est générale, se répand sur tous les êtres vivants. Cette interprétation fait de l'imitation wagnérienne des anciens poèmes une œuvre très personnelle.

La scène du Vendredi-Saint est certainement l'un des plus nobles tableaux, et c'est surtout l'un des plus profondément émus. Kundry, la pécheresse, qui aspire à être délivrée, nouvelle Marie de Magdala, ne prononce que ce seul mot : « Servir ». Le reste est exprimé par la musique, en une langue surhumaine, où s'extériorisent l'incommensurable remords et le désir ardent vers le Sauveur, qui embrasent tout l'être... Cette situation suscite aussi la pitié de Parsifal, et le premier acte de son office est aussi pour le salut de Kundry : il la délivre par le baptême.

Comparons un instant les apparitions du Graal dans *Lohengrin* et dans *Parsifal*. Là, le Graal est la force des chevaliers qui protège la pensée immaculée ; ici, il est le symbole d'une franc-maçonnerie chrétienne, où la force de l'amour fraternel, à la lumière du temple, unit à tout jamais les cœurs des initiés.

En se souvenant que Wagner avait une âme très émotive et pitoyable, on s'apercevra que *Parsifal,* son dernier ouvrage, est l'idéalisation de ce sentiment humain qu'il prisait le plus, et auquel il reconnaissait une force libératrice.

Parsifal n'est donc pas, comme on l'a longtemps prétendu, un acte de foi écrit sous l'influence « convertissante » de Liszt. Wagner était profondément religieux, c'est-à-dire croyant, mais non lié à un dogme. « Amour de la religion, dégoût du clergé », dit Chamberlain de ses sentiments religieux. On peut le mieux suivre les idées de Wagner au sujet de la religion dans ses lettres à Liszt. Il y écrit entre autres : « Que nous sacrifions entièrement les églises, le clergé, oui, toute l'apparition de la chrétienté dans l'histoire, cela ne se fait qu'à l'intention du Christ, que nous voulons nous conserver en son entière pureté. » D'un autre côté, les pensées philosophiques de Wagner subissent l'influence de Schopenhauer et aussi de Feuerbach, suivant lequel l'homme admire en Dieu ses propres aspirations idéalisées.

Cependant, un relent d'encens s'échappe de *Parsifal* et une inspiration mystique y règne, grâce aux scènes majestueuses, lyriques du drame. Mais cela n'est qu'extérieur. Wagner n'a voulu ni imiter, ni renouveler les rites d'une religion. Il a simplement voulu représenter la pitié idéale dans toute sa naïve sainteté. Aussi bien Parsifal est-il devenu ainsi une figure assez semblable à celle

de Jésus. Pour Wagner, Jésus a toujours été le Rédempteur de l'humanité, et à la fin de son drame on a l'impression que son pur héros est aussi le Rédempteur.

Comme le présent travail — je l'ai déjà dit — fut écrit pour les admirateurs de Wagner qui ne sont pas musiciens, je ne vais pas m'étendre à propos de la musique : une autre raison que je découvre dans les mots de H. S. Chamberlain, m'y incite. « Analyser de la musique et de l'instrumentation n'a vraiment de l'importance qu'aux yeux des techniciens ; décrire de la musique, se dépenser à son propos en phrases lyriques, est au surplus, ce qu'il y a de plus fastidieux au monde ; tout musicien sera d'accord avec moi sur ce point. » **La Musique**

Les caractères extérieurs généraux de la musique de Wagner sont archiconnus et ne doivent plus être énumérés. Du reste, cela mènerait trop loin Dans *Parsifal* les leit-motifs sont indiqués avec une fermeté dépourvue d'hésitations et sont répandus avec une maîtrise géniale sur toute la partition. Il n'a fondu dans aucun autre ouvrage le poème et la musique en un tout aussi complet. Que ceux-là donc qui ne ressentirent pas une émotion parfaite en lisant le poème, ne désespèrent pas : l'audition de la musique du poète aidant, leur sera petit à petit une révélation, et leur métamorphosera les obscurités du texte versifié en une

somptueuse beauté comme si les portes d'or du ciel s'ouvraient devant eux. Alors tout ce qui leur paraissait brumeux et diffus, leur semblera lumineux et simple.

Il importe d'insister cependant au sujet du *Prélude* de *Parsifal,* d'abord parce que Wagner a quelque peu décrit lui-même ce qu'il y a à dire, et, ensuite, parce que c'est la clef de tout le drame.

Voici comment Wagner esquissa cette ouverture dans un programme qu'il rédigea pour la première exécution en faveur de son royal ami Louis II de Bavière :

Premier thème : Amour : Prends mon corps, prends mon sang pour la grâce de notre amour. (Répété, en diminuant, par des voix d'anges.)

« Prends mon corps, prends mon sang en souvenir de notre amour. » (De nouveau repris, en diminuant.)

Deuxième thème : Foi. Promesse de délivrance par la foi. La Foi se manifeste, forte et pleine de sève vitale, grandissant, voulant, même dans la douleur.

A la répétition de la promesse, la Foi répond des hauteurs plus douces — comme portée par les ailes de la colombe qui descend — conquérant de plus en plus, de mieux en mieux les cœurs, emplissant le monde entier de la Nature, puis reprenant son essor pour l'éther céleste, comme doucement apaisée.

Puis, encore, du fond vibrant du silence, s'élève la plainte de la pitié affectueuse : l'angoisse, la sueur sainte de la Montagne des Oliviers, la souffrance divine du Golgotha ; le corps pâlit, le sang jaillit, s'échappe, et scintille dans une lueur céleste de bénédiction, répandant, sur tout ce qui vit et souffre, la joie de la Rédemption par l'amour. Nous sommes préparés à Amfortas — cruel remords du cœur ! — à celui qui doit s'abîmer dans la contemplation méditative et religieuse du tombeau ; y aura-t-il une délivrance pour sa cruelle souffrance d'âme ? Une fois encore nous entendons la promesse et nous espérons !

Telle est la synthèse philosophique de l'ouverture et aussi de l'ouvrage. La musique débute en douceur, enfle lentement jusqu'à ce qu'elle atteigne une élévation suprême, et puis elle diminue un peu pour s'assoupir en un silence paisible... (On comparera cette ouverture avec celle de *Lohengrin.)*

Le drame n'est rien d'autre que le développement logique de cette pensée et de la réponse à la question du motif final : pouvons-nous espérer ?

Quelques lignes encore sur l'origine et l'exécution de cette œuvre gigantesque.

La Genèse de l'œuvre

La première rencontre de Wagner avec la légende du Graal date naturellement de l'époque à laquelle il préparait *Lohengrin* (1844)) et quel-

ques années plus tard il donne dans un de ses ouvrages (1) son explication de la fable et en tire même un parallèle entre elle et celle du Trésor des Niebelungs. Il y a en effet beaucoup de similitude entre Wotan et Titurel, Brünnhilde et Kundry, Alberich et Klingsor, et finalement entre Siegfried et Parsifal. Suivant Chamberlain, Wagner considérait le Graal comme un trésor des Nibelungs idéalisé... Ne nous laissons pas entraîner sur ce sujet.

Dès 1864, Wagner conçoit le plan d'un drame, *Parsifal,* et donne petit à petit une forme personnelle à la légende connue. Lorsqu'on compare son projet d'un drame sur Jésus (2), datant de 1848, avec Parsifal, on rencontre plusieurs points de ressemblance, et il saute aux yeux qu'il a beaucoup employé de ce projet dans son dernier drame lyrique, comme, par exemple, deux scènes entre Jésus et Madeleine qui forment la scène du Vendredi Saint dans *Parsifal.*

Plus tard, lorsqu'il préparait *Tristan et Iseult,* il retrouva la figure de Parsifal dans des poèmes français et allemands, où les deux légendes sont étroitement mêlées ; il fit même entrer Parsifal dans son dernier acte, en qualité de pèlerin qui

(1) *Die Wibelungen* (Ges. Schriften, vol. II.)

(2) *Jesus von Nazareth.* Ein dichterischer Entwurf aus dem Jahre 1848. (Leipzig, Breitkopf & Härtel, 1887.)

tentait de consoler les amants. Il renonça, néanmoins, à ajouter épisodiquement une aussi grande figure à la fin d'une pièce. Après le douloureux drame de Tristan, une figure de Rédempteur s'imposa à Wagner. Il projeta alors un grand drame puisé dans l'histoire boudhique *Les Vainqueurs,* dont le héros rédempteur aurait eu beaucoup de ressemblance avec Parsifal. Cette esquisse s'approche déjà beaucoup plus, au point de vue philosophique, du *Parsifal.*

La légende de Parsifal avait maintenant souvent traversé son esprit et comme en 1857, dans sa tranquille demeure de Zurich, il rêvait, le jour du Vendredi Saint, devant la belle nature qui se réveillait, il se remémora la rencontre de Parsifal et des chevaliers le Vendredi Saint, telle que Chrétien et Wolfram la racontent. La pitié libératrice envahit son cœur et il écrivit les beaux vers, qu'il devait mettre plus tard dans la bouche de Gurnemanz, et qui sont encore les plus beaux de tout le poème.

Parsifal le poursuivit et quelques jours après il écrivit l'esquisse de son drame du Graal. Il biffa en même temps la figure de Parsifal du *Tristan,* encore inachevé. Il termina *Tristan et Iseult, Siegfried,* puis vinrent les années misérables du *Tannhäuser* à Paris, jusqu'à ce qu'en 1864, sur les instances de Louis II, il développa son esquisse de Parsifal en un plan détaillé, d'après lequel il

devait écrire son poème, à quelques petites modifications près.

Les Exécutions

Le poème, terminé en 1877, parut en librairie en novembre. Il n'existait encore que les thèmes principaux de la musique. La partition ne devait être achevée que cinq ans plus tard.

On a des renseignements détaillés sur l'exécution de la composition. Le matin de Noël de 1877 (anniversaire de Mad. Cosima Wagner), dans la grande salle de Wahnfried, l'ouverture fut jouée pour la première fois ; le même soir, on la joua une seconde fois, devant quelques amis. Le 25 avril 1879, l'ouvrage était entièrement composé. L'instrumentation prit trois ans. A l'occasion de l'achèvement du deuxième acte, le jour de son anniversaire (22 mai), en 1881, le finale du premier acte fut chanté dans une villa de Naples : ses enfants et Mad. Wagner chantèrent les chœurs de pages et d'enfants ; quelques amis ceux des chevaliers ; Wagner se chargea des soli et Joseph Rubinstein tint le clavier. L'hiver suivant le maître alla à Palerme où il mit la dernière main, le 13 janvier 1882, à son ouvrage.

Entretemps, Wagner s'était occupé de toutes les particularités de l'exécution. En 1881, il avait arrêté les projets des décors avec le peintre russe Paul Joukowski. (Le temple du Graal fut peint d'après le dôme de Sienne.) Il eut ensuite des centaines d'entrevues avec des solistes, des costu-

miers, des machinistes, et avec tous ceux qui de près ou de loin devaient être mêlés à l'exécution.

La salle de théâtre de Bayreuth était restée fermée après les représentations d'ouverture de 1877, qui, au point de vue financier, avaient été un fiasco. La première exécution de *Parsifal* y eut lieu le 26 juillet 1882, la seconde le 28, toutes deux pour les « protecteurs » et la troisième — la première pour le public — le 30 juillet. L'ouvrage vécut alors seize représentations. Les principaux interprètes furent : Mme Materna (Kundry), MM. Winckelmann (Parsifal), Reichmann (Amfortas), Scarie (Gurnemanz), C. Hill (Klingsor), Kindermann (Titurel) ; les pages et les filles-fleurs furent chantés par les premiers éléments des théâtres allemands (entre autres Lili Lehmann comme première fille-fleur). Le célèbre Hermann Levi dirigeait.

La critique ne fut évidemment pas d'accord et les plus grandes stupidités furent prononcées par les hommes les plus renommés (entre autres par Saint-Saëns : « *Parsifal* est encore plus bête que *Siegfried.* » C'est particulièrement au sujet du mysticisme que les plus insensés contresens furent débités. Tandis que l'un représente Wagner comme un Antechrist, Paul Lindau insinua que l'ouvrage était la représentation : « du christianisme dans la musique ».

Est-il nécessaire de le démontrer ? *Parsifal* n'est pas un ouvrage qu'on peut porter aux nues ou

traîner dans la boue, d'un seul trait de plume, et non plus une œuvre qu'on peut admirer ou mépriser absolument à la première ou à la seconde audition. Le sage mot du grand musicologue, Dr Otto Neitzel, est à retenir : « Si l'on ne s'en » pénètre pas longuement, *Parsifal* sera aussi peu » apprécié que *Tannhäuser* et *Tristan*. Il est indis- » cutable que les enthousiasmes trop prompts qui » y admirent tout, s'éloignent autant d'une opinion » raisonnée que les techniciens qui écartent *Parsi-* » *fal,* jugeant qu'il est obscur et dépassant la » nature de la musique. »

Que le public ne se laisse pourtant pas effrayer par les dimensions et la signification de l'œuvre. Jamais Wagner n'a été aussi humain que dans son dernier drame lyrique — son testament artistique — et c'est particulièrement à *Parsifal* que s'applique ce qu'il écrivait un jour à Liszt : « Je ne demande rien de plus au public que des sens normaux et un cœur humain. »

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages consultés :

Houston Stewart Chamberlain : *Richard Wagner* (Munich, 1896).

Hans von Wolzogen : *Parsifal* (Leipzig).

E. de Morsier : *Parsifal : l'Idée de la Rédemption* (Paris, Fischbacher).

H. von Wolzogen : *Erinnerungen an R. Wagner* (Leipzig, Ph. Reclam, 1893).

Max Chop : *R. Wagner's Parsifal* (Leipzig, Ph. Reclam).

Jud. Gautier : *R. Wagner et son œuvre poétique* (Paris, Charavay, 1883).

W. Golther : *R. Wagner als Dichter* (Berlin, Bardt Marquardt et Cie).

Bayreuther Taschenkalender, 1893.

Kürschner : *Wagner-Jahrbuch*, 1886.

M. Kufferath : *Parsifal* (Schott frères, Bruxelles).

Les Thèmes Principaux

Sans vouloir me livrer à une analyse thématique, je crois néanmoins utile de signaler ici les motifs principaux de la partition. Ils sont très reconnaissables pour celui qui entend l'opéra et ils éclaireront quelque peu le profane. Je donne les thèmes dans leur forme originelle, et j'indique la place où ils apparaissent pour la première fois, pas davantage. Transformations, développements et union des motifs, appartiennent à la technique. Ceci n'est que le relevé des thèmes principaux.

Le *thème de la Cène* (ou de l'*Amour fraternel),* qui s'entend pour la première fois dans l'ouverture, sonne comme ceci :



Ce thème réunit en lui seul deux autres motifs : le *motif de la Douleur* (troisième mesure) et le *motif* très important *de la Sainte Lance* (quatrième mesure).

Bientôt les trompettes font retentir le *Motif du Graal,* de style grégorien et plein de lyrisme :



La première partie de l'ouverture se termine sur l'introduction du *Thème de la Foi :*

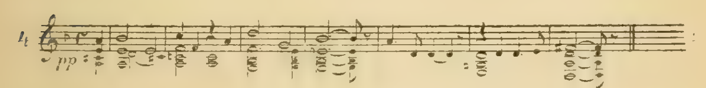


Ces motifs sont expliqués davantage (c. f. page....) dans le sens que leur donne Wagner dans sa description de l'ouverture.

Lorsque, au début du premier acte, Gurnemanz s'écrie :

> *Naïf espoir de le sauver*
> *Là ou la guérison seule importe*

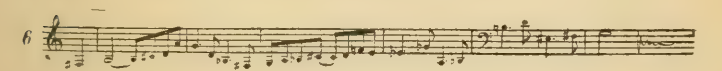
le *Motif du Pur Innocent* est déjà annoncé qui ne se rencontra que plus loin :



Aussitôt que Kundry approche et saute en bas de son coursier, le sauvage *motif du caractère de Kundry* monte de l'orchestre :



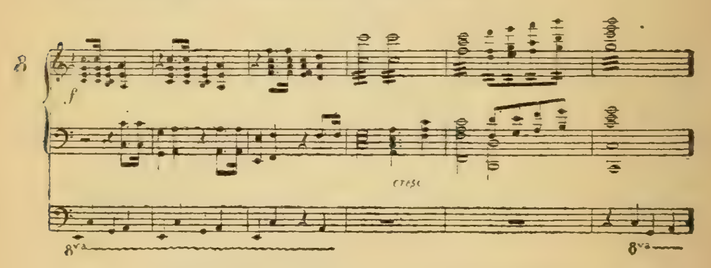
Là où Gurnemanz commence à parler de Klingsor, on reconnaît bientôt le *motif de Klingsor,* agité, fougueux, qui naturellement ne se développe entièrement qu'au deuxième acte :



Aussitôt que Parsifal entre en scène, on entend son fier *motif de Parsifal* :



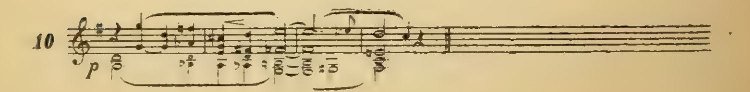
Gurnemanz et Parsifal ont commencé leur marche vers le Monsalvat. Lorsqu'ils approchent du château, on ouït des *sonneries de cloches* pendant la *Marche des chevaliers du Graal.*



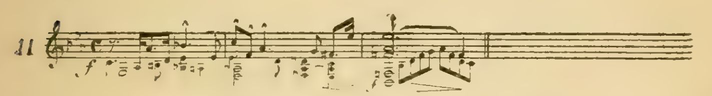
Au deuxième acte, nous rencontrons, parmi d'autres motifs des filles-fleurs, le très beau *motif de la séduction.*



A la fin de la scène de séduction de Kundry, apparaît, comme une délivrance, le *motif de l'amour pur de Kundry* :



Quand Parsifal va paraître, au troisième acte, le compositeur a donné au *Motif du Pur Innocent* (4) une courbe héroïque, si bien qu'on pourrait donner à cette forme le nom de *Motif du Pur héros :*



Là où Kundry s'émeut pour la première fois, l'orchestre indique le *Charme du Vendredi Saint* (14) fondu dans le motif solennel du Graal.

Quand Parsifal apparaît, on entend son thème principal (7) enlacé d'harmonies douloureuses, indiquant ainsi son état d'âme.

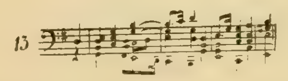
Un nouveau thème, celui de la *Souffrance de la Chevalerie du Graal :*



accompagne les paroles de Gurnemanz :

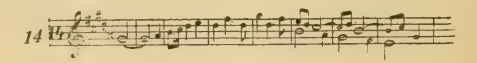
> ***Ainsi tu me connais encore ?***
> ***Reconnais moi vraiment, qui te dictai la souffrance ?***

La scène du baptême, introduite par le thème des cloches (8) est surtout dominée par le *Motif du baptême*

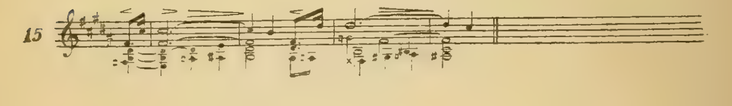


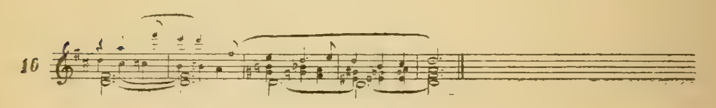
qui, avec le *Charme du Vendredi Saint,* constitue un des thèmes principaux du troisième acte.

Quand Parsifal est en extase devant la nature printanière, on entend la large et lente et exquise cantilène du *Motif de la prairie en fleur,* qui introduit le *Charme du Vendredi Saint* et en est le motif principal.



Cette musique repose sur les deux autres motifs du *Vendredi Saint,* ceux de la *Délivrance :*





Wagner a atteint ici le sommet de l'inspiration idéale en ce qui concerne l'expression musicale.

LES PERSONNAGES

cités dans l'ordre de leur entrée en scène avec leur notice biographique :

GURNEMANZ :

Vieux chevalier du Graal, chef des écuyers. Il servit le Graal sous le règne de Titurel. (Basse.)

DEUX ECUYERS :

Serviteurs de la Lance et du Graal. (Soprano et contralto.)

DEUX CHEVALIERS :

Gardiens de la Lance et du Graal. (Ténor et basse.)

KUNDRY :

Servante des Chevaliers, et en cet état, bienfaisante. Son âme est double : quand elle est sous l'influence du mage Klingsor, elle est portée au mal, réincarnation d'Hérodias, mère de Salomé. (Soprano.)

AMFORTAS :

Roi et Grand Prêtre du Graal. Il est fils de Titurel, le précédent Roi-Prêtre. Ayant cédé aux séductions de Kundry en état de mauvaise nature, il ne peut plus célébrer le sacrifice qu'au prix des plus épouvantables tortures. (Baryton.)

DEUX ECUYERS :

Serviteurs du Graal. (Ténors.)

PARSIFAL :

Jeune homme ingénu, chasseur errant. Symbole de l'absolue pureté. Fils de Gamuret et d'Herzeleide. (Ténor.)

LES CHEVALIERS DU GRAAL :

En cortège et accompagnant la litière d'Amfortas.

LES ADOLESCENTS :

Chœur sacré. (Ténors et basses.) *A mi-hauteur de la coupole.*

LES ENFANTS :

Chœur sacré. (Sopranos et contraltos.) *Au sommet de la coupole.*

TITUREL :

Invisible. Ex-Roi-Prêtre du Graal. Père d'Amfortas. C'est à lui que les anges confièrent la Lance et le Graal. Il est dans un état d'extrême faiblesse, proche de la mort. (Basse.)

KLINGSOR :

Ancien chevalier. Incapable de tenir son vœu de chasteté, il s'est mutilé. Repoussé par la confrérie des chevaliers, il se tourne contre eux et pratique la magie noire dans le but de leur nuire. (Basse.)

LES FILLES-FLEURS :

Créatures enchanteresses et séductrices suscitées par Klingsor pour tenter les chevaliers du Graal. (Sopranos et contraltos.)

COMPLEMENT :

Le St-Graal est le calice dans lequel Jésus consacra le vin de la Cène et la *Lance* est celle dont le Centurion perça le cœur de Jésus. *Montsalvat* est le château où demeurent les chevaliers du Graal. *Herzeleide* est la mère de Parsifal et *Gamuret* son père.

LES SIX TABLEAUX DE PARSIFAL :

I. *Près d'un lac sur les terres de Montsalvat.*
II. *Le Chœur de la Basilique de Montsalvat.*
III. *Le manoir enchanté de Klingsor.*
IV. *Le jardin enchanté de Klingsor.*
V. *Une clairière aux environs de Montsalvat.*
VI. *Le chœur de la Basilique de Montsalvat.*

L'action se passe au temps des Visigoths dans l'Espagne du Nord.

Table des Matières

—:—

SORTI DES PRESSES DE
EUGÈNE FIGUIÈRE & Cie
A L'IMPRIMERIE
FINANCIÈRE ET COMMERCIALE
1, QUAI DU CHANTIER
BRUXELLES
LE 15 DÉCEMBRE 1913

DES PRESSES DE EUGÈNE FIGUIÈRE ET C[ie]